

## La conscience et la lucidité

« La conscience et la lucidité ne sont pas des paysages clairs. Ce sont des étendues toujours changeantes, remplies de l'affrontement de la lumière et de l'ombre, et tout ce qui s'y trouve n'existe pas d'une seule manière, mais de cent, mille façons possibles. »

J.M.G. Le Clézio, *L'Extase matérielle* (1967)

Il n'y a pas de moment plus propice pour réfléchir à l'avenir de notre pays. Je ne pense pas ici à la conjoncture politique ou même économique, même si l'une et l'autre peuvent nous inquiéter : ce ne sont encore que des péripéties de l'histoire, qui ne mériteront peut-être même pas une note en bas de page dans les chroniques du nouveau siècle. Je veux plutôt parler de notre conscience aigüe que des bouleversements d'une force et d'une profondeur sans égales sont en train de changer pour de bon les bases mêmes sur lesquelles nos institutions sont édifiées.

Nous ne sommes pas la première société à vivre de tels changements. C'est le sort de toutes les sociétés humaines, dès lors qu'elles sont inscrites dans l'histoire. Mais nous ne sommes pas mieux préparés et les outils qui nous sont donnés ne valent pas davantage que ceux que possédaient nos lointains ancêtres quand ils durent faire face aux invasions, aux épidémies ou même simplement au progrès des techniques et des sciences.

Le xx<sup>e</sup> siècle a fait confiance au politique. Les conflits pour le pouvoir et l'autorité ont dominé la vie sociale, en attirant à eux toutes les autres dimensions de la condition humaine : le travail, les idéologies, les religions, les intérêts économiques et jusqu'aux arts et aux sciences. Le système international s'est abandonné tout à fait aux jeux de puissance. Tout naturellement, notre prédilection pour les outils du politique a fait d'eux les instruments intellectuels dominants, chaque fois que nous fûmes confrontés à une crise ou même seulement occupés par un nouveau défi, des soubresauts de la finance à la conquête spatiale. Je me dis parfois que l'application de ces méthodes pour maîtriser les cycles économiques ou pour apaiser les tensions entre les nations semblera aussi étrange aux générations futures que le sont aujourd'hui pour nous les efforts des mages de l'Antiquité pour apaiser les tempêtes à coup d'incantations ou de sacrifices.

Les grandes menaces qui pèsent aujourd'hui sur nos sociétés ne répondent pas à nos interventions habituelles. Le cadre national et territorial dans lequel s'exerce la citoyenneté est inadéquat quand il faut réagir à des forces transnationales. La dégradation de l'environnement appelle des solutions radicales que notre culture politique ne peut même pas envisager. Sous la pression inouïe des inégalités, les droits humains se fractionnent au moment même où on s'attendait les voir s'affirmer avec plus d'intensité. Et que dire de notre impuissance collective à assurer la paix ou le progrès dans d'immenses régions du monde, pour ne pas dire des continents ?

Quand les mages ne parvenaient pas à calmer les tempêtes ou à faire venir la pluie, ils faisaient plus d'incantations ou sacrifiaient plus de victimes. Quand les médecins ne guérissaient pas leurs malades, ils multipliaient les saignées et les purges. Se pourrait-il que nous en usions de la même manière avec le politique ? Les problèmes auxquels nous faisons face appellent des solutions nouvelles, pas une dose supplémentaire de la même médecine, fût-elle administrée avec toute la conviction du monde.

Une fondation comme la Fondation Pierre Elliott Trudeau peut jouer un rôle dans la quête de réponses nouvelles. La liberté dont nous jouissons dans le choix de nos thèmes de réflexion – qui recourent évidemment les grandes questions évoquées plus avant – et la capacité que nous avons d’attirer les esprits les plus brillants et les plus originaux sont des avantages uniques. Mais nous disposons d’un atout de plus, qui réside dans notre engagement fort en faveur du pluralisme et de l’interdisciplinarité : le foisonnement des points de vue et la cohabitation pacifique entre les approches disciplinaires.

Pour dire les choses d’une autre manière, nous avons compris rapidement que les réponses que nous cherchions ne viendraient pas toutes des disciplines les plus directement et les plus immédiatement « politiques » : le droit, la science politique, la philosophie ou l’économie. Pour paraphraser Le Clézio, nous pensons que nulle approche, nulle méthodologie n’a le monopole de la conscience et de la lucidité. Les changements espérés viendront d’un véritable *métissage* des savoirs, au plus loin de la hiérarchie des connaissances et de ses oppositions traditionnelles entre sciences exactes et sciences humaines, entre théorie et pratique, entre abstraction et expérience.

Ce qui n’interdit certainement pas de faire des distinctions, de marquer les distances, de souligner les différences. Le remarquable essai de Guy Vanderhaeghe qui figure dans cette deuxième livraison des *Cahiers de la Fondation Trudeau* est très éloquent à cet égard. L’auteur, qui est romancier, s’intéresse à la démarche de l’historien et tente de comprendre ce que l’œuvre de fiction ajoute ou retranche à notre intelligence du passé. Dans un passage étonnant, où il pose la question de l’indignation ou même de l’horreur – il s’agit après tout d’un viol collectif –, Vanderhaeghe parvient à montrer comment son propre travail de récréation des faits permet de passer de la contemplation tout intellectuelle d’un scandale à l’engagement moral. Point n’est besoin d’un long exposé pour comprendre que ce mécanisme est précisément celui dont dépend la refondation de plusieurs de nos institutions.

Le retour de Rosemary Sullivan sur son travail de biographe vise un but semblable. Grâce à de nombreuses mises en abyme, car le texte est aussi une sorte d'autobiographie intellectuelle, la spécialiste d'Elizabeth Smart, de Gwendolyn MacEwen et de Margaret Atwood explique comment il est possible de sortir de l'oubli, en même temps qu'un personnage ou une œuvre, tout un paysage d'espoir et de luttes. Le monde de Sullivan est aussi un monde en mouvement perpétuel, comme si chacun de ses « personnages » avait découvert un jour que les conditions de sa naissance représentaient une terrible menace et qu'il fallait à tout prix leur échapper. Je suis frappé par cette idée, qui suggère au fond que la révolte passe souvent par la fuite, qu'il s'agisse de la famille, de la nation, de sa classe sociale ou même de son sexe.

Le monde que dépeint François Crépeau dans le texte de sa conférence Trudeau est aussi marqué par la fuite. Mais les moteurs sont ici la misère, la peur, l'humiliation plus souvent que la révolte. À l'opposé du prétendu village global que l'économie monde aurait édifié, le juriste de McGill nous montre un univers partout fermé de frontières, de contrôles, de restrictions. Car les migrants dérangent et inquiètent. Dans certains milieux, on parle d'ailleurs plus souvent de les chasser que de les accueillir ou de les protéger, comme si l'État battu en brèche par des forces qui le dépassent pouvait se rédimier en faisant jouer les derniers reliquats de sa puissance à l'encontre des malheureux. Voici un phénomène humain universel et ancien que le droit et la politique échouent encore à saisir, un exemple tangible des difficultés qu'il faut pourtant affronter sans délai.

La tâche à laquelle s'est attelée Kathleen Mahoney n'est pas moins pressante car cette autre grande juriste montre comment s'est édifiée et s'est incarnée une certaine idée de la justice. Je suis frappé par l'importance toute dialectique qu'elle accorde dans sa démonstration aux instruments de l'intuition et du langage, qui jouent pour elle un rôle aussi important dans la représentation de la justice que dans son expression dans les institutions. On devine

aussi en filigrane que la colère et la confiance sont ici comme deux arcs-boutants d'égale force, la première dressant les exclus et les subordonnés contre l'ordre établi et la seconde laissant présager que le progrès est néanmoins possible et même, durable.

Ces émotions affleurent aussi dans le texte foisonnant et savant proposé par John B. Robinson, en même temps qu'une ironie salutaire. Les questions d'environnement ne se laissent enfermer dans aucune catégorisation, ce n'est pas nouveau. Il n'est pas sûr non plus qu'on les domine jamais et l'on pressent que cet objectif est désormais un peu suspect – un problème collectif nécessite des savoirs tout aussi collectifs. Robinson qui sait cela s'engage dans une autre voie, qui le conduit à promouvoir des méthodes audacieuses orientées vers ce que j'appellerai faute de mieux la mobilisation *cognitive* des publics. Il suggère aussi de s'éloigner autant que possible des chemins traditionnels de l'action politique, tous tracés comme on sait à travers des hiérarchies établies, et de multiplier au contraire les lignes de communication et d'influence.

Je vois une sorte de convergence entre les cinq essais proposés ici. Impossible de ne pas être frappé par l'humilité des auteurs face à la complexité des sujets qu'ils abordent. En conséquence, pas de solution simple, pas de recette qu'il suffirait d'appliquer. Et en retour, par de nouveaux chemins, une confiance renouvelée dans les institutions et l'action collective.

Cette convergence n'est pas le fruit d'une concertation ou l'effet d'un programme commun. En vérité, tout devrait séparer nos auteurs, qui œuvrent dans des disciplines fort différentes et qui n'ont souvent jamais croisé la route des uns et des autres avant leur sélection pour un prix Trudeau. Les critères qui ont présidé à ce choix expliquent sans doute possible que leur réflexion soit habitée par un même esprit de responsabilité et de solidarité, par une même volonté de ne pas rompre avec le monde social et ses exigences. Je crois aussi que la Fondation fait tout ce qui est possible pour élargir le champ de vision de ses lauréats, comme nous tentons de le faire avec tous

ceux que nous convions à participer à nos activités – l’interdisciplinarité par exemple exige des contacts directs, une expérience de première main.

Mais de plus en plus, il m’apparaît que ce qui réunit les lauréats Trudeau, c’est leur commun espoir de voir leur aventure intellectuelle prendre les formes les plus diverses et se répercuter ensuite dans une multitude de domaines d’intervention. Il y a « cent, mille façons possibles » dit encore Le Clézio dans la citation en exergue. Je pense aussi qu’ils sont unis par un désir semblable de mettre leur talent, leur éloquence et leur intelligence au service de l’humanité, loin de l’esprit de compétition. La meilleure manière de s’en convaincre est encore de les lire.

**PIERRE-GERLIER FOREST**

*Président, La Fondation Pierre Elliott Trudeau*

Novembre 2010